

Sur un pont  
aux ânes



**Mamane Nassirou Mato**

**Sur un pont  
aux ânes**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08617-0

# Avant-propos

Il n'existe pas de pire maladie que l'inaction humaine dans un monde en perpétuelle mutation. Dans cette mondialisation la littérature recouvre ses lettres de noblesse. Chacun est appelé à porter son joug de responsabilité, à apporter sa pierre à l'édifice de l'humanité, à la pyramide des lettres.

On a coutume de dire que les paroles s'envolent mais que les écrits restent. C'est l'unique arme à laquelle même le vent de l'histoire ne peut résister. En effet, la génération consciente à une double mission : être à la hauteur et assurer la relève. Les inspiratrices ne sont pas rares, au contraire, elles s'use comme des muses par insuffisance d'utilisation, d'entretien. En guise de remédiation, quel meilleur moyen de faire honneur aux auteurs autre que la journée du manuscrit francophone ?

Elle voit naturellement l'émergence de nouveaux auteurs aux quatre coins du monde, de la francophonie. Si la nuit est sombre et pleine de terreur, la journée est porteuse d'espoir, d'espérance, de la clef de la réussite. Le paysan n'a nulle part où aller à part au champ, et l'écrivain n'a rien à faire à part écrire, toujours écrire, sur le champ de son

esprit, car face à la nourriture glucosée, il y a toujours la nourriture spirituelle. Longue vie à la journée du manuscrit francophone, notre éternel berger.

**L'auteur**

# Chapitre I

La routine porte son lot de malheurs par le biais de la lassitude. Justement, ce que je cherchais c'était la lassitude, le bonheur lascif ou complaisant, spontané ou mérité dans la sueur et le sang, qu'il revêtît toutes les natures des choses, toutes les couleurs, pourvu qu'il réponde au nom de *bonheur*, l'activité où l'on se noie dans la suffisance, où l'on tire profit de la complaisance, en donnant sans condescendance, l'égalité, là où on perd autant qu'on gagne...

Imbu de sagesse à l'âge primitif, je perdais le plus souvent dans de puissantes réflexions. L'âge primitif se situe avant le premier rapport sexuel.

Je me lassais d'un grand savoir sans pratique, lassé de parcourir des paysages exotiques des romans à l'eau de roses alors que moi, villageois que j'étais, DVC d'ailleurs, directement venu de la campagne, je devais me contenter d'une pâte de mil pour souper

Je me nourrissais quotidiennement de l'idée ou de l'idéal qu'il y avait de la viande effluves exquises de cuisson et des pommes mûres à portée de main, vu que les fruits ne tombent jamais loin de l'arbre, l'arbre du savoir, sur le chemin du

savoir. Ce dernier est la seule richesse qu'on donne mille fois sans s'appauvrir. Plus on donne, plus on s'enrichit. L'ignorance est plus sombre que les abysses des ténèbres. Il faut du pain, n'empêche, et encore il faut du pain, tant que l'homme n'aurait pas inventé le moyen de vivre sans manger...

Oncle K vivait dans une baraque qui se trouvait au fond d'une vallée à l'extrême ouest de la ville, en rase campagne, dans un quartier périphérique qui ne faisait pas bonne presse : *Ganda*. Ce mot signifie *bas* en dialecte zarma-songhaï. Dans le cas d'espèce, ce mot renvoie à toutes les bassesses qui caractérisent une banlieue : délinquance juvénile, prostitution, bidonville...

Chaque jour, en allant tout comme en revenant de l'école je tombais sur un attroupement de badauds attirés comme des aimants par quelque scandale. Je les évitais et passait mon chemin. Il était rare de voir cinq minutes passer ici sans qu'une bagarre sanglante n'éclate sans risque de voir intervenir la police. Les responsables avaient comme bouclier le fait que le linge sale se lave en famille, les *poulets* avaient des familles et la police nationale ne disposait jamais d'un superflu de carburant.

Chez Oncle K, je m'abritais dans un débarras en tôle rapiécée près de l'enclos de ses chèvres rousses. Avec mes deux cousins, Gonda et Bola, chacun de nous trois disposait de sa couchette, moi un drap troué,

Gonda qui travaillait avait une couverture épaisse luttant contre les frimas, et Bola le délinquant se contentait de la natte qui était notre patrimoine commun.

Gonda était apprenti chauffeur et rentrait un peu tard, exténué par les affres et les secousses de la quête des honnêtes gens. Bola par contre était un véritable vagabond. Il disparaissait souvent pendant plusieurs semaines et personne ne se souciait de lui. Bien au contraire, chaque fois qu'il était absent, il y avait moins à partager, sa ration alimentaire nous revenait de plein droit, l'unique ration de midi à laquelle nous avions droit. On était obligé de mentir à madame K, la femme de mon oncle, en lui disant qu'il était là.

Madame K était très économe en matière de manger pour les autres. *Les autres*, c'était nous, ceux qui vivaient dans le débarras en tôle rapiécée et qui avait droit à un seul repas par jour, une merde qu'une conscience ne donnerait pas à un chien galeux.

Le débarras n'avait pas de plafond, mais des trous béants par lesquelles les saisons et les mauvais temps nous châtiaient. Le soleil laissait passer ses lames incandescentes d'avril et il y avait la poussière des ouragans, le ruissellement des eaux de pluie (les caniveaux étaient bouchés depuis dix ans), les inondations et les rats.

D'ailleurs les rats, c'étaient nos compagnons, au même titre que les margouillats. Comme nous, ils cherchaient et avaient trouvé refuge. Oh les rats ! Que j'adore ces rats, surtout leur course-poursuite pendant mon sommeil. Je me réveillais en sursaut quand l'un

passait en toute vitesse sur mon visage. Ils étaient cependant fidèles et honnêtes. Nous n'avions rien à leur offrir mais ils étaient toujours là, de jour comme de nuit, et il y avait un peu de leurs excréments épars dans le débarras. Souvent, une odeur fétide empoisonnait tout le débarras en dépit de l'aération offerte par les trous béants de la tôle rapiécée.

Il fallait alors devenir moins économe, se réveiller tard la nuit, sacrifier une bougie et passer aux investigations. Deux heures plus tard on découvrait le cadavre décomposé d'un margouillat ou d'un rat dans un coin du débarras...

Pourtant Oncle K n'était pas si pauvre comme il le paraissait. Il grignotait encore une pension de retraite et n'avait pas d'enfants. Il alimentait même l'appartement de sa femme avec un gigantesque groupe électrogène. Il y avait même de la clim. Un vétérinaire venait chaque mois pour contrôler la santé de ses chèvres rousses et surtout ses deux chiens de race : un pitbull et un berger allemand.

Cependant, nous devions tout à Oncle K, hormis de nous avoir mis au monde. C'était déjà assez de nous abriter et de nous nourrir chaque fois que le soleil atteignait le zénith. Il nous nourrissait avec du riz blanc, deux cuillère d'huile, du piment en poudre et un peu d'oignon grillé.

Le soir, Gonda rentrait toujours avec de l'arachide grillée, et quand les affaires lui eurent été bonnes, de la pâte d'arachide, de la farine de manioc, un peu d'huile, de l'arôme, du thé et du sucre. Ce

faisant, l'on festoyait une bonne partie de la nuit, causant de tout et de rien jusqu'au premier champ du coq qui nous rappelle que *demain est un autre jour...*

Oncle k détestait les enfants paresseux. Nous évitions le moindre geste pouvant attirer son attention afin d'échapper à sa corvée.

Il voulait les voir toujours briller, tel l'emblème d'une richesse perdue, le rejet conditionnel de la classe de l'aristocratie, le refus catégorique de la classe ouvrière et le nez tendue reniflant la petite bourgeoisie.

Oncle K s'était fait faire quatre briques en ciment dont certaines en béton, car il voulait, disait-il, agrandir sa baraque. Les briques tout comme la baraque demeurèrent distinctement au même état et à la même place jusqu'à sa mort.

Oncle k m'envoyait très souvent au grand marché qui se trouvait à trois lieues sans m'assurer les frais de transport. Il me disait que cela ferait grand bien à ma jeunesse, car, sans transport, on fait toujours du sport.

Parlant de sport, je lavais et repassais le linge sale du couple k, à la main. C'était d'ailleurs mon activité de prédilection après la lecture. Lorsque mon oncle manquait d'initiative pour nous faire suer, il nous chargeait de déplacer ses fameuses quatre cent briques. Pendant l'hivernage, il fallait labourer, avec des matériaux précambriens : houe, daba, hilaire...

Il fallait aussi labourer, autant que faire se peut, les mauvaises herbes de sa maison et de la devanture

de sa maison. Quand mon père l'appelait il le rassurait en lui disant que je n'avais besoin de rien, que je ne manquais de rien et qu'il assurera à nouveau mes frais de scolarité.

Le vieux Grinoir, à l'instar de tout homme modeste, préférait les questions économiques aux questions dispendieuses. Un sage m'a déjà dit que *la gestion parcimonieuse de la vie est source de longévité*.

Durant toute la saison de labour et jusqu'après la moisson, je n'eus droit qu'au seul repas quotidien auquel j'avais toujours eu droit, lequel *tout étranger* peut avoir droit, selon le couple k lui-même. Il ne s'agissait pas d'un extrait de leurs repas ces chers hôtes, ce que les meilleurs cuisiniers ne pouvaient faire.

Pour nous, comme entre autres les étrangers, il s'agissait d'une recette spéciale, unique en son genre : un régime routinier et fade, sans sauce, une poignée de riz local poussiéreux même cuit, le plus abordable au marché noir, blanc et pauvre comme la neige, gluant par excès d'eau, ressemblant à une pâte de végétaux à la merci des carnassiers domestiques, une aumône aux meurt-de-faim, parce qu'on était pas des mendiants, mais des personnes à maintenir en vie pour la corvée.

Je voyais oncle K comme un monstre, sans aucune humanité, ne voulant que le malheur d'autrui. Mais j'étais en tort, car ce que le grand peut voir en restant couché, le petit ne peut l'apercevoir même s'il escalade une montagne escarpée pour regarder...

## Chapitre II

Une fois, la seule fois que j'osai demander à oncle K un peu d'argent pour payer des fournitures scolaires, je le regrettai amèrement :

– Quoi ?! T'es malade ou fou à lier ?! Qu'est-ce que je gagne dans tout ça ?

– Je vous rembourserai quand j'aurai du boulot ; avais-je osé répondre, ce qui accentua la furie d'oncle K.

– *rai ! rai !* C'est le futur ! Ajoute un « s » si tu parles au conditionnel. Tous les jours, je te loge et te nourris au présent ! Gratuitement ! Moi personne ne m'a jamais assisté dans cette putain de vie.

Tout ce que j'ai je ne l'ai volé à personne, j'ai gagné mon pain à la sueur de mon front. C'est pour ça que je parle avec fierté. J'ai étudié pendant dix ans à l'étranger et j'ai décroché une thèse de doctorat en survivant grâce à ma résilience, sans assistance de personne : en lavant des chiens et les assiettes des petits restaurants !

Au retour dans mon très cher pays natal, mon unique patrie, grave fut ma désillusion.